

Pourquoi les femmes ne débouchent-elles pas les bouteilles de vin ?

Alain Testart

POURQUOI les femmes sont-elles écartées d'un certain nombre de tâches quand d'autres leur sont réservées ? Quels sont les fondements de telles pratiques, quasi universelles, de répartition sexuelle des activités et d'attribution de rôles distincts entre les hommes et les femmes ? Dès les années 1980, Alain Testart s'est intéressé à ces questions en les prenant comme thème de réflexion anthropologique dans le cadre de son Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs¹. Dans *L'Amazone et la cuisinière. Anthropologie de la division sexuelle du travail, livre posthume récemment paru*², il souhaitait reprendre cet examen en le prolongeant dans l'espace et dans le temps. Quant au texte présenté ici, « Pourquoi les femmes ne débouchent pas les bouteilles de vin ? », il s'insérerait également dans ce vaste questionnement et aurait d'ailleurs pu – ou dû – constituer un chapitre de *L'Amazone et la cuisinière*. Mais son style d'écriture peu conventionnel, enjoué voire malicieux, qui ne manque pas de prendre le lecteur à témoin, s'écartait trop de la teneur du reste du livre pour pouvoir en faire partie intégrante. Je remercie la revue *L'Homme* de le publier sous la forme d'un article inédit, dans le cadre de cet hommage.

Si la forme narrative de ce texte détonnait, le fond, en revanche, s'inscrit donc parfaitement dans la problématique de la répartition sexuelle des tâches. Plus encore, il vient corroborer l'hypothèse échafaudée par Alain Testart pour expliquer cette répartition. En effet, partant de cette habitude apparemment anodine suivant laquelle les femmes – à la maison ou au restaurant – remettent

1. Paris, Éd. de l'EHESS, 1986 (« Cahiers de l'homme » 25). Cf. aussi : Alain Testart, « La femme et la chasse », in Françoise Héritier, ed., *Hommes, femmes, la construction de la différence*, Paris, Éd. du Pommier-Cité des sciences et de l'Industrie, 2005 : 137-150.

2. Paris, Gallimard, 2014 (« Bibliothèque des sciences humaines »). Cf. la note de lecture de cet ouvrage dans ce même volume, pp. 57-62.

aux hommes le soin de déboucher les bouteilles de vin, Alain Testart établit un cadre d'analyse rigoureux dans le prolongement de sa réflexion sur la symbolique du sang, déjà présente dans l'Essai puis dans L'Amazone³. Il y avait mis en évidence le fait qu'il est très courant, de par le monde, de rencontrer des comportements d'évitement autour du sang et, plus particulièrement, autour du sang de la femme – le sang de la parturition, le sang de la virginité et, surtout, le sang menstruel. Cette constante résulte de croyances, quoique tacites et même la plupart du temps inconscientes, selon lesquelles il convient d'éviter de mettre en contact le sang, réel ou symbolique, avec lui-même. C'est donc cette crainte du cumul des sangs, d'une possible action réciproque néfaste, qui induirait l'exclusion des femmes de certaines tâches : les femmes, dont le corps saigne par nature, ne peuvent faire elles-mêmes couler du sang provenant d'un autre corps, raison pour laquelle elles sont exclues d'activités telles que la chasse ou la guerre (mais aussi la boucherie, la chirurgie...). Et si les sangs doivent être séparés, ce n'est pas parce qu'ils sont différents mais c'est, au contraire, parce qu'ils sont semblables – toutes ressemblances, images analogues, cumul d'identiques entre ces deux sangs doivent être évités. De sorte que, à l'instar de la prohibition de l'inceste et de l'exogamie, ce qu'il faut empêcher en fin de compte en interdisant aux femmes d'accomplir certaines tâches, c'est la « conjonction du même avec le même »⁴.

Or, toujours selon Alain Testart, ces croyances et habitudes sociales bien ancrées s'appliquent à tout ce qui est symboliquement associé au sang, dont le vin que l'on appelle communément le « sang de la vigne ». Dans L'Amazone et la cuisinière, il y voyait l'explication sous-jacente au fait que le vin est une « affaire d'hommes ». Effectivement, les femmes n'ont, pendant longtemps, pas pu travailler dans les vignes et certains viticulteurs leur interdisent aujourd'hui encore d'entrer dans leur cave de peur qu'elles ne fassent tourner les fûts. S'agissant des « bons usages » voulant qu'elles ne débouchent pas non plus les bouteilles de vin, Alain Testart nous démontre dans le présent article, étape par étape, après avoir exploré toutes les autres pistes explicatives, qu'ils relèvent bien des mêmes structures symboliques définies par cette analogie entre sang et vin.

*Valérie Lécivain**

* Valérie Lécivain est anthropologue et l'exécutrice testamentaire des œuvres d'Alain Testart.

3. Mais aussi dans *Des mythes et des croyances. Esquisse d'une théorie générale*, Paris, Éd. de la MSH, 1991. Cette réflexion fut sans nul doute impulsée par deux grands modèles d'inspiration que furent pour lui Laura Lévi Makarius (cf. *Le Sacré et la violation des interdits*, Paris, Payot, 1974) et Françoise Héritier (cf. « Symbolique de l'inceste et de sa prohibition », in Michel Izard & Pierre Smith, eds, *La Fonction symbolique. Essais d'anthropologie*, Paris, Gallimard, 1979 : 209-244).

4. Cf. Alain Testart, *L'Amazone et la cuisinière...*, *op. cit.* : 140.

UNE AMIE me presse d'écrire ces pages, dont l'idée est assez ancienne, car, me dit-elle, on voit de plus en plus les femmes faire tout ce que les hommes autrefois étaient les seuls à faire, en particulier déboucher les bouteilles de vin. Soit, tout change. Mais, parfois avec lenteur. Et cela n'annule pas le fait que pendant longtemps les bons usages ont voulu que les femmes fassent la cuisine et servent à table mais, s'agissant d'une bouteille à déboucher, qu'elles en remettent le soin aux hommes. Pourquoi cette dérogation ? Ce n'est pas la seule. La maîtresse de maison, apportant un gigot ou quelque autre viande qu'elle aura probablement préparée longuement, demandera à son mari ou à un invité de les découper.

On fera remarquer que la méthode traditionnelle de l'ouverture de la bouteille, qui consiste à la tenir entre les cuisses, paraît inconvenante pour une femme. Il y a aussi ce bruit sonore que fait le bouchon en sortant brusquement du goulot, lequel est assez évocateur d'un autre bruit tout à fait déplacé. Ces remarques retiennent notre attention car elles indiquent, derrière les convenances, comme raison susceptible d'en rendre compte, l'inconvenance ; elles témoignent d'une certaine préoccupation pour la sexualité des femmes. Qu'une femme se mette une bouteille entre les cuisses, cela paraît tout à fait grossier, sinon obscène. La cause en est l'allusion évidente à ses parties intimes qu'un tel geste impliquerait. Cette explication suffira aux esprits peu curieux comme à ceux qui auront le bon goût de ne pas s'aventurer plus avant dans l'exploration de ces matières scabreuses ; ou encore à ceux qui se contenteront d'en rire, comme il est habituel à propos de ces choses. Mais elle ne saurait nous suffire et il n'entre nullement dans nos intentions de nous laisser arrêter par les bons usages ni par les convenances académiques, pas plus que nous n'avons envie d'en rire. Nous voulons savoir ce qu'il en est exactement de cette grossièreté, car, après tout, si elle ne sied pas aux femmes, pourquoi siérait-elle aux hommes ? Il nous faut donc préciser le motif exact de l'exclusion de ce qui passe pour une grossièreté.

Il y a bien une interprétation possible, et vous la voyez tout comme moi. La bouteille, en particulier son goulot à la forme allongée, est trop évocatrice d'un phallus, et la femme la recevant entre ses cuisses au beau milieu de ses invités serait comme si elle faisait l'amour devant eux, jusqu'au débouchage, non moins évocateur. Dans cette image réside peut-être l'inconvenance : serait alors inconvenant un geste de femme sur lequel on pourrait trop aisément superposer l'image d'un autre geste, jugé grossier. Mais il y a quelque chose qui ne va pas dans cette interprétation : le fait que le goulot soit tourné vers l'extérieur, et non pas vers la femme.

Ce détail nous met sur la voie d'une autre interprétation possible : la femme, munie en quelque sorte d'une bouteille éjaculante serait comme un homme et, plus précisément, un homme dans sa fonction virile. Ce qui dérangerait, alors, selon cette seconde interprétation, serait la superposition de la féminité et de la masculinité, la confusion des genres. On en vient de plus à penser que le problème n'est pas tant dans une quelconque prohibition faite à la femme de déboucher une bouteille que dans une sorte d'obligation faite à l'homme de le faire. Le geste étant mâle de par sa symbolique, il conviendrait à la gent masculine. La division des tâches selon les genres prolongerait normalement leur nature, chacun n'accomplissant que les tâches évoquant leur sexe.

Les deux interprétations que nous venons de suggérer renvoient à des images analogues, à des associations d'idées semblables. Mais, quant à leur principe explicatif, elles sont strictement inverses : selon la première, la femme ne devrait pas déboucher la bouteille à cause de l'évocation de la sexualité, tandis que selon la seconde, l'homme devrait la déboucher à cause d'une évocation tout aussi claire de la sexualité. Il est finalement assez amusant que deux explications aussi contraires viennent spontanément à l'esprit. Leur coexistence renvoie à un nouveau problème que nous n'avons fait qu'entrevoir, car, s'il est évident pour la première interprétation que l'évocation de la sexualité est inconvenante en ce qui concerne les femmes, il est non moins évident que cette même évocation ne l'est pas en ce qui concerne les hommes. Pourquoi ?

La réponse peut paraître flagrante : l'ouverture des cuisses d'une femme a un sens sexuel précis pour une femme, pas pour un homme. Il est d'ailleurs considéré comme généralement inconvenant pour une femme qu'elle se tienne les cuisses écartées, devant au contraire garder les jambes croisées. Mais ces nouvelles considérations nous mettent sur la voie d'une troisième explication, toute différente des deux premières, une explication où la question de l'ouverture devient le point clé. D'abord, c'est bien de cela que l'on parle : de l'« ouverture » d'une bouteille. J'ai mis le mot entre guillemets parce qu'il est significatif : on parle de l'« ouverture » d'un sexe féminin, mais pas pour le pénis. C'est là la limite des deux interprétations précédentes qui assimilaient pareillement la bouteille à un phallus : elles se prolongent très mal jusqu'à l'événement final car, en termes d'images, une éjaculation se compare très mal au versement du vin hors d'une bouteille ; en termes de mots, cela se compare encore plus mal, car les mêmes mots ne sont pas employés dans l'un et l'autre cas. Dans cette troisième interprétation que nous entrevoyons à présent, la bouteille se trouve au contraire être un symbole utérin, et cette image est beaucoup plus claire, tout comme le sont toutes les associations et les mots que l'on

emploie pareillement pour la femme et la bouteille – étant pareillement désignées par des mots féminins, étant pareillement susceptibles d’êtres ouvertes, etc. Bref, nous entrevoyons désormais une homologie essentielle entre femme et bouteille. Cette homologie est doublement au centre de notre problème. D’une part, parce qu’il concerne une ouverture de bouteille. D’autre part, parce qu’il concerne l’opposition entre les femmes et les hommes, et parce que la question de l’ouverture éventuelle d’un corps sexué est le critère pertinent qui permet d’opposer les deux genres. Nous voyons désormais les limites des deux premières interprétations conduites en termes d’inconvenance. Du seul fait qu’elles nous soient venues à l’esprit, il faut leur reconnaître une certaine pertinence. Elles nous ont mis sur la voie. Et cette voie nous semble clairement être celle d’une réflexion sur l’ouverture et sur une homologie que nous noterons sous la forme d’une équation :

$$\text{ouverture (d'une femme)} = \text{ouverture (d'une bouteille)}.$$

Mais peut-être le lecteur n’est-il pas prêt à admettre qu’à propos d’une chose si banale que l’ouverture d’une bouteille de vin, il faille dissenter savamment sur les cuisses des femmes. Peut-être pense-t-il tout simplement que le débouchage de la bouteille requiert une force dont les femmes sont dépourvues ainsi qu’une violence qui sied mal à leur sexe. Pour couper court à ces objections, pour progresser un peu plus vite, nous constaterons que même lorsque le tire-bouchon est perfectionné et n’exige aucune force musculaire pour son maniement, le débouchage reste tâche masculine. Même dans les restaurants à l’ambiance calfeutrée, les serveuses apportent les plats mais c’est le maître d’hôtel qui prend commande du vin, apporte la bouteille et la débouche – ce qu’il fait sans effort apparent et sans ce bruit que nous jugions inconvenant. Désormais, il n’est plus question de force. Ni de cuisses. Notre bon restaurant a éliminé toute référence à l’obscénité. Admettons donc pour le moment que toute cette affaire n’ait rien à voir avec la sexualité. Reste que les femmes ne débouchent pas les bouteilles de vin ; pas plus d’ailleurs qu’elles ne servent le vin à table. Notre énigme aurait-elle un lien avec les qualités du vin ? Doit-on envisager quelque rapport mystérieux entre la nature féminine et celle du vin ?

Le vin est affaire d’hommes. Ainsi que chacun peut le constater, les hommes aiment à étaler leurs connaissances à propos du vin, se complaisent en commentaires plus savants à leur propos, et c’est toujours à eux que l’on s’adresse au restaurant pour le délicat choix du vin. Le vin tombe dans la région de compétence de la gent masculine. Notre problème est bien de savoir pourquoi, et d’abord de cerner dans quelle

mesure le vin est chose masculine. Après tout, les femmes peuvent le boire et l'apprécier, et il nous est apparu que c'était seulement sa manipulation qui n'était pas de leur ressort. Mais ce n'est pas si simple. Les Romains de l'Antiquité interdisaient aux femmes de boire du vin¹. Dans un autre ordre d'idées, l'Eucharistie, pendant laquelle le prêtre boit le vin consacré, ne peut être célébrée que par un homme. Et je ne suis pas si sûr que, dans la France traditionnelle, voir deux femmes trinquer ensemble en public, comme le font normalement les hommes, n'eût pas paru quelque peu incongru. Autrement dit, la possibilité qu'ont les femmes de boire du vin, cette permission qui leur est concédée, se trouve étroitement enserrée à l'intérieur de certaines limites sociales et historiques. Ces remarques nous mettent sur une nouvelle piste que l'on pourrait traduire au moyen de la question : les femmes ont-elles un problème avec le vin ?

Peut-être serait-il bon à présent de prendre en considération la seconde exception que nous signalions au début de ces réflexions. La femme ne découpe pas la viande. Peut-être l'image d'une femme armée d'un grand couteau tout sanguinolent au milieu de ses invités paraît-elle inconvenante. Peut-être le lecteur peut-il se laisser aller à toutes sortes d'associations d'idées dans la ligne de celles que nous avons déjà évoquées – car le couteau est phallique, très évidemment. La découpe de la viande nous met en présence de problèmes identiques et suscite des interprétations similaires à celles que nous avons déjà développées à propos du débouchage. Avec ceci en plus : le vin symbolise le sang, le vin est, suivant l'expression consacrée, le « sang de la vigne » et, dans la culture chrétienne, le sang du Christ. L'ouverture de la bouteille et la découpe de la viande se résolvent en écoulements rouges. On peut penser que la femme ne débouche pas la bouteille de vin pour la même raison que celle qui l'empêche de découper la viande. On voit bien le motif général du sang dans les deux cas, réel ou symbolique. On peut penser que nous avons affaire à des problèmes semblables. Mais l'explication nous échappe encore.

Le vin n'est pas une boisson banale. Il « monte » à la tête ; il fait, comme on dit encore, « tourner » la tête. Ces expressions sont intéressantes dans la mesure où on les retrouve à propos du sang : lui aussi « monte » à la tête, et les soucis ou les tracasseries, lorsqu'ils sont trop grands, vous font « tourner les sangs ». Quant à la femme en règles, il est bien connu qu'elle est susceptible de « faire tourner » tout un tas de choses : la mayonnaise, bien

1. À documenter à partir de Christiane Amiel (1985 : 27). Cette interdiction, présentée parfois dans les études actuelles comme purement religieuse, est à prendre tout à fait sérieusement puisque la falsification par l'épouse des clés du cellier est un des trois motifs de répudiation reconnus par le très ancien droit romain, au même titre que l'adultère ou l'avortement volontaire (Villers 1977 : 42).

sûr, mais aussi la viande conservée dans le saloir et le vin en fût conservé à la cave². Notons bien ces analogies langagières qui nous éloignent considérablement de nos premières interprétations, en termes d'inconvenance ou de bouteille phallique. Elles témoignent plutôt d'une analogie fondée sur le symbolisme utérin, entre la femme et divers contenants, bouteille ou saloir. Elles disent, tout au contraire de nos premières interprétations, que si la femme peut avoir une action néfaste sur diverses choses, ce n'est pas que ces choses soient phalliques, ce n'est pas la conjonction obscène avec l'autre sexe, c'est à l'inverse l'analogie entre ces choses et elle-même qui dérange. *Ce n'est pas la différence, c'est la similitude*. Et cette similitude (comme lieu du problème) est très clairement affirmée par les croyances dont nous venons de faire état ainsi que par cette autre : le vin fait tourner la tête des femmes. Assurément, il peut faire tourner aussi la tête des hommes, mais ce sont surtout les femmes qui en sont menacées, plus « faibles » qu'elles sont, leur tête étant d'ailleurs plus fragile, ayant plus souvent que les hommes des maux de tête, lesquels ne sont pas sans rapports avec leurs « indispositions ». Et *si le vin fait tourner la tête*

2. L'interdit du saloir est désormais bien connu grâce à l'excellent livre d'Yvonne Verdier (1979) sur les coutumes de Minot, un village du Châtillonnais lors de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e : « Quand on a ses règles, le saloir, il faut pas y aller, ça fait tourner le lard, ça fait tourner le saloir, tout, tout est perdu [...]. Ce pouvoir s'étend à tout ce qui est préservé, comme le lard, en saumure » (*Ibid.* : 19), les haricots salés, etc., ce à propos de quoi Yvonne Verdier parle d'un véritable interdit sur les femmes pendant leurs périodes : « défense leur est faite de descendre à la cave où sont entreposés [...] les bocaux de cornichons, le pot de haricots salés [et surtout] les barriques de vin, de pique ou de goutte » (*Ibid.*), dont on affirme que certaines femmes, rien qu'à les regarder, auraient fait tourner le tonneau. Cette antinomie entre la femme et les conserves, en particulier tout ce qui est susceptible de « tourner » était déjà signalée à la fin du XIX^e siècle par Frazer dans le dernier tome de son *Rameau d'Or* : « Dans diverses parties de l'Europe, on croit encore que, si une femme, au moment de ses règles, entre dans une brasserie, la bière s'aigrit ; si elle touche de la bière, du vin, du vinaigre ou du lait, ils tourneront ; la confiture qu'elle fait ne se conservera pas » (1984 : 61). Frazer cite au surplus un de ses correspondants originaire du Suffolk qui écrit : « chacun faisait ses conserves de bœuf ; et l'on croyait que, si les conserves étaient faites par une femme au moment de ses règles, la viande ne se conserverait point. Si la cuisinière se trouvait indisposée au moment où les conserves devaient se faire, on envoyait quérir une autre femme dans le village plutôt que de s'exposer à un malheur certain » (*Ibid.* : 393, n. 2). Un autre correspondant dit que dans certaines vallées du comté d'York, une croyance semblable persiste en ce qui concerne les salaisons de porc. Un troisième correspondant écrit : « La règle qui interdit à une femme indisposée de toucher à la viande destinée à être conservée semble être courante dans tout le pays ; je l'ai du moins rencontrée, sous une forme établie et vivante, en de nombreux points d'Angleterre, fort éloignés les uns des autres... C'est surtout en ce qui concerne la salaison du porc que l'interdiction reste ordinaire, car c'est là la pratique la plus courante ; mais elle s'applique aussi à toute autre espèce de viande que l'on veut conserver » (*Ibid.*). *L'Histoire naturelle* de Plinie l'Ancien, qui constitue la plus importante somme jamais écrite sur les superstitions romaines (auxquelles l'auteur ne semble pas toujours accorder crédit, contrairement à ce que les commentateurs modernes supposent généralement), ne signale pas l'interdit du saloir ni l'effet supposé de la femme sur les salaisons, mais dit bien que la femme aigrit le vin doux pendant ses règles (in Plinie l'Ancien 1977 : Livre VII, chap. XV, 61) ; elle gâterait pour toujours les jeunes plants de vigne si elle se dénudait devant eux pendant ses périodes au lever du soleil (in Plinie l'Ancien 1962 : Livre XXVIII, chap. XXIII, 47).

des femmes, il en va comme des femmes indisposées qui sont susceptibles de faire tourner le vin en fût. Il y a action réciproque, symétrie parfaite. Entre quoi et quoi ? Entre la femme et le vin ? Nullement. Entre quelque chose *en la femme*, cette indisposition, ce sang qui tourne³ à l'intérieur, et le vin qui est *en la bouteille*. Analogie entre deux contenant, analogie entre deux contenus, identité et réciprocité de leur mode d'action.

Il est désormais possible de préciser l'homologie que nous avons décelée à propos de l'ouverture. Elle renvoie au thème de l'intériorité. Ouvrir une bouteille ou une femme, c'est bien dévoiler ce que l'une ou l'autre recèle en leurs intérieurs. Et il semble que le mode d'action supposé par les croyances ne joue entre ces deux êtres que par l'intermédiaire de leurs intériorités. Dans le cas de la femme en règles qui risque de faire tourner le vin, c'est bien en effet l'intérieur des fûts ou des bouteilles qui est en cause en raison de l'intériorité du corps féminin. Dans le cas du vin qui fait tourner la tête, dirons-nous que c'est l'absorption de vin à l'intérieur du corps qui affecte le fragile contenu de la tête ? La réponse semble moins évidente. Pourtant, on parle couramment de la tête comme d'un contenant, on dit d'un écervelé qu'il a la « tête vide », et on parle de « tête bien remplie ». Je ne sais s'il s'agit d'une façon courante de s'exprimer, mais je me souviens avoir souvent entendu dans mon jeune âge un homme dire à peu près ceci : « Quand une femme s'est mise quelque chose dans la tête, il est aussi difficile de l'en faire sortir qu'un bouchon hors d'une bouteille où on l'aurait malencontreusement enfoncé ! ». Ces dires ne sont pas anodins et témoignent d'une analogie plus précise encore que toutes celles dont nous avons parlé : entre l'intérieur d'une tête de femme et l'intérieur d'une bouteille.

De telles analogies peuvent paraître sottes, ridicules ou futiles, mais elles sont inscrites dans notre langue et notre culture. Qu'il s'agisse de croyances, de manières de faire et de façons de s'exprimer, on dirait qu'elles postulent une véritable relation de causalité entre les êtres du seul fait de leur similitude :

*ce qui se passe à l'intérieur du corps affecte l'intérieur de la tête
(le vin fait tourner la tête, les règles occasionnent des maux de tête...)
ce qui se passe à l'intérieur du corps féminin affecte l'intérieur des fûts
et des bouteilles (la femme fait tourner le vin...).*

3. Le français avait l'expression, peu usitée de nos jours, « ça m'a tourné le sang » ou « les sangs » ; mais on dit encore « se faire du mauvais sang » ou « se ronger les sangs ». Quant à l'analogie entre la femme et le saloir, elle est bien indiquée par certaines expressions traditionnelles, le fait que le grand saloir soit appelé « mère » ou, dans le parler populaire : « Que ça tourne [le saloir], c'est rapport à la salaison de la femme » (Verdier 1979 : 40).

Dans le premier cas, il y a rapport métonymique : entre le tout (le corps) et la partie (la tête). Dans le second cas, il y a rapport métaphorique : la bouteille est à l'image du corps.

Si la bouteille est femme, qu'est-ce que son ouverture ? Je crois la chose trop évidente et déboucher une bouteille – il s'agit bien sûr d'une bouteille jamais ouverte – est comme déflorer une jeune fille vierge. Les chansons grivoises associent d'ailleurs le bon vin et les femmes. La correspondance se poursuit jusque dans ce semblable écoulement rouge qui sort de l'une et de l'autre. Dans l'ancienne France, le sang de la défloration ne comptait pas pour peu : les jeunes mariés étalaient à la fenêtre les draps tâchés de sang le lendemain de la nuit de noces, pour bien montrer que le mariage avait été consommé, pour montrer aussi que la mariée était vierge et que c'était la première fois qu'on l'avait débouchée. Il y a d'ailleurs une croyance dont on se souvient encore, ne serait-ce que pour en rire, laquelle voulait que la personne à qui on versait les dernières gouttes d'une bouteille dans son verre devait se marier dans l'année, ce qui nous renvoie indirectement à notre analogie à travers une inversion entre premier et dernier, les *dernières* gouttes de vin ne pouvant être sans rapport avec les *premières* gouttes de sang versées lors de la consommation du mariage.

À ce point de l'exposé, il faut toutefois se demander si ces analogies bien établies ne vont pas faire rebondir la seconde interprétation qui voudrait que l'homme accomplisse les tâches évocatrices de son sexe pour la seule raison qu'elles l'évoquent. Car l'explication simple qui se présente désormais à notre esprit est la suivante : s'il est vrai que déboucher une bouteille de vin est comme déflorer une jeune fille, il est tout naturel que ce soit l'homme qui accomplisse cette tâche. Cette explication semble d'ailleurs devoir s'imposer avec un certain caractère d'évidence. Elle peut, en outre, se combiner avec la lettre de la seconde interprétation, pourvu que l'on admette l'ambivalence foncière du symbolisme sexuel de la bouteille. Celle-ci serait à la fois pénis et corps féminin, l'homme ferait couple avec elle de deux façons, comme figure ithyphallique et comme homme accouplé à une vierge – la seule chose vraiment importante dans l'explication étant la reconnaissance du symbolisme mâle du débouchage qui en ferait une tâche proprement masculine.

Cette explication est fort séduisante. En raison de sa simplicité, d'abord. Ensuite, parce qu'elle tient compte de la dimension symbolique du problème, centré sur l'ouverture d'une chose à caractère féminin. C'est donc une explication parfaitement adaptée à la question que nous posons depuis le début de ces réflexions. Mais, justement, elle lui est trop étroitement adaptée pour pouvoir interpréter en même temps toutes

les autres croyances que nous avons rencontrées en chemin. Pourquoi la femme indisposée fait-elle tourner le vin ? Pourquoi le vin fait-il tourner plus la tête des femmes ? Il n'est jusqu'à cette habitude si semblable dont cette explication ne puisse rendre compte : pourquoi la femme ne découpe-t-elle pas la viande à table ? Ne nous donnons pas le ridicule d'imaginer que l'homme armé d'un couteau ferait l'amour au gigot. En bref, cette explication n'est pas généralisable, étant beaucoup trop intimement associée au problème de la bouteille et aux images qu'elle suscite. Elle n'est pas forcément fautive, elle n'est pas performante. Ce n'est pas une bonne hypothèse scientifique⁴. Au point où nous en sommes, il n'y a pas d'autre issue que de prendre en considération l'ensemble des données que nous avons évoquées à propos du vin.

Résumons-les. Nous avons rencontré successivement une habitude ou une manière de faire (les femmes ne débouchent pas les bouteilles), une manière de s'exprimer ou une façon de parler qui est aussi une façon de sentir (avoir la tête qui « tourne » sous l'effet du vin) et une interdiction (de descendre à la cave où est entreposé le vin lors de leurs indispositions périodiques). Soulignons-le : ce sont là des pratiques sociales bien différentes et affectées de gravité tout aussi différente – elles prêtent à rire, ou suscitent la colère. Elles engagent différemment. Néanmoins, elles ont en commun de jouer sur les mêmes symboles, de mettre en jeu les mêmes similitudes. Elles relèvent d'une même structure symbolique, laquelle doit tout d'abord être définie par une triple analogie :

1) une analogie entre deux êtres (la femme et la bouteille) qui sont tous deux des êtres en creux, des contenantants ;

2) une analogie entre deux substances (le sang et le vin) qui sont les contenus secrets, indicibles ou délicieux, que recèle chacun des êtres en son intérieur ;

3) une dernière analogie, plus globale et qui résulte des deux précédentes, entre les rapports que chacun de ces êtres entretient avec son contenu.

Mais ces analogies ne constituent pour ainsi dire que la toile de fond d'un problème qui est tout entier centré sur un événement, que ce soient le débouchage d'une bouteille, la légère ivresse qui s'empare des femmes sous l'action du vin ou la descente à la cave lorsqu'elles sont indisposées. Trois situations bien différentes, encore une fois, et pourtant qui mettent en œuvre une commune croyance selon laquelle :

4. Dont la valeur se mesure par un rapport qualité-prix ou quantité-prix : par le nombre de faits que l'on est capable d'expliquer par un minimum d'hypothèses ou d'axiomes.

4) entre deux êtres en lesquels il est pareillement question de leur rapport de contenant à contenu, il existe une possible action réciproque ;

5) les modifications que chacun est susceptible de subir de par cette action sont à l'image l'une de l'autre ;

6) enfin, ces effets sont très généralement néfastes, ou simplement inopportuns : que tourne trop la tête des femmes qui ont trop bu, que le vin se gâte ou simplement qu'une bouteille puisse être mal débouchée.

La conséquence est évidente : pour éviter de tels effets, mieux vaut ne pas mettre en contact trop étroit ces êtres trop analogues. *C'est la conjonction du même avec le même qui fait problème.* On l'évitera par des moyens qui sont rarement ceux de l'interdiction explicite et assortie de menace ou de châtiment ; plus souvent, on se contentera d'intervenir en demandant aux femmes de « laisser faire » ceux qui savent faire, c'est-à-dire les hommes. Ce sont tous ces comportements, qui sont généralement moins que des interdits, mais qui empêchent néanmoins de faire par des habitudes sociales bien ancrées, que j'appelle – en généralisant un peu le terme tel qu'il est utilisé en ethnologie – des comportements d'évitement.

Cette interprétation, enfin, a un certain caractère de généralité puisque, au contraire des deux premières, elle permet d'expliquer, presque dans les mêmes termes, pourquoi les femmes ne découpent pas les viandes à table. Dans un cas comme dans l'autre, ces manières de faire évitent de superposer à l'image de la femme une autre qui est trop évocatrice de sa physiologie. Quant à montrer comment cette explication permet de rendre compte, quelquefois jusque dans les détails, de la répartition générale des tâches entre les hommes et les femmes dans différentes sociétés, c'est ce que j'ai tenté de faire dans l'ouvrage *L'Amazone et la cuisinière. Anthropologie de la division sexuelle du travail* (2014).



Post-scriptum : Il est remarquable qu'à propos d'autres phénomènes, les mêmes réflexions se présentent spontanément à notre esprit. Soit l'exemple de la chasse : pourquoi les femmes ne chassent-elles pas ? L'explication la plus immédiate et la plus séduisante consiste ici encore à souligner l'analogie entre l'activité cynégétique et l'activité sexuelle virile. Cette analogie est inscrite dans notre argot : on « tire » un gibier comme on « tire » son coup. Dans les deux cas, il est question de « décharge » ; on « bande » son arc ; l'analogie entre l'arme et le phallus est évidente. Celle entre la femme et le gibier ne l'est pas moins : elle est explicite chez certains peuples d'Amérique du Sud qui assimilent la chasse à une activité

érotique ; on la retrouverait sans peine dans certains de nos dictons populaires sur le chasseur. Et, pourtant, cette explication évidente et séduisante suscite exactement les mêmes objections que celle qui voulait que l'homme débouche la bouteille parce que celle-ci était assimilable à une vierge : elle n'est pas générale. Car comment rendrait-elle compte de l'interdiction ou de la répugnance à tirer un gibier femelle ? On pourrait être tenté de la sauver en lui adjoignant quelque hypothèse *ad hoc* telle que : le gibier est analogue à une femme, mais il ne faut pas superposer ou confondre en lui son image d'animal et celle de la féminité. Mais cela nous amènerait très directement à l'explication finale que je propose.

MOTS CLÉS/KEYWORDS : femme/*woman* – interdits/*prohibitions* – division sexuelle des tâches/*sexual division of roles* – vin/*wine* – symbolique du sang/*symbolic of blood* – sang menstruel/*menstrual blood*.

Amiel, Christiane

1985 *Les Fruits de la vigne. Représentations de l'environnement naturel en Languedoc*. Paris, Éd. de la MSH (« Ethnologie de la France »).

Frazer, James George

1984 *Le Rameau d'Or, 4. Balder le magnifique*. Trad. de Pierre Sayn. Paris, Robert Laffont (« Bouquins »).

Pline l'Ancien

1977 *Histoire naturelle, Livre VII*. Éd. par Robert Schilling. Paris, Les Belles lettres (« Collection des universités de France »).

1962 *Histoire naturelle, Livre XXVIII*. Éd. par Alfred Ernout. Paris, Les Belles lettres (« Collection des universités de France »).

Testart, Alain

2014 *L'Amazone et la cuisinière. Anthropologie de la division sexuelle du travail*. Paris, Gallimard (« Bibliothèque des sciences humaines »).

Verdier, Yvonne

1979 *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*. Paris, Gallimard (« Bibliothèque des sciences humaines »).

Villers, Robert

1977 *Rome et le droit privé*. Paris, Albin Michel (« L'Évolution de l'humanité » 2).

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Alain Testart, *Pourquoi les femmes ne débouchent-elles pas les bouteilles de vin ?* — Il y a peu de temps encore, le vin relevait de la compétence de la seule gent masculine. Si les femmes pouvaient boire et apprécier le vin, il semblait en effet contraire aux usages qu'elles le manipulent, notamment en débouchant les bouteilles ou en le servant à table. Quelle est donc l'origine de cet interdit ? Plusieurs pistes sont ébauchées avant que les analogies inscrites dans notre langage et notre culture ne soient examinées. Puis, d'autres questions relatives aux femmes et au vin viennent élargir la réflexion. Pourquoi reproche-t-on aux femmes indisposées de faire « tourner » le vin ? Pourquoi dit-on qu'il fait davantage « tourner la tête » des femmes ? Sont-ce les mêmes raisons qui empêchent les femmes de déboucher les bouteilles de vin et de découper la viande à table ? En mettant en perspective le rapport entre la nature féminine et celle du vin, cet article montre que toutes ces pratiques relèvent d'une même structure symbolique et mettent en œuvre une croyance commune autour du sang.

Alain Testart, *Why Do Women Not Open Wine Bottles ?* — Not very long ago, only the male gender was competent in matters pertaining to wine. Although women could drink and appreciate wine, it seemed contrary to good manners for them to manipulate it, in particular by opening bottles or serving wine. How did this prohibition originate ? Several possibilities are explored before examining analogies in French language and culture. Other questions are then raised about women and wine to broaden the scope of this study. Why were « indisposed » women accused of « turning wine » (into vinegar) ? Why do we say that wine has more effect on women, that it « turns their head » ? Are the reasons the same as those that keep women from opening a bottle of wine or carving meat at table ? By focusing on the relation between femininity and wine, we see how all these practices refer to a single symbolic structure and activate a common belief centered on blood.

